L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL ET DE LA PREMIERE MUNICIPALITE—NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 14 SEPTEMBRE 1848.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No 85, rue de Chartres, et No. 13, rue du Camp
NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI MATIN, 14 SEPTEMBRE

CANDIDATS WHIGS.

POUR PRESIDENT:

ZACHARY TAYLOR,
DE LA LOUISIANE.

POUR VICE-PRESIDENT:

MILLARD FILLMORE,
DE NEW-YORK.

Ticket Electoral:

PREMIER DISTRICT.....JACQUES TOUTANT.
SECOND DISTRICT.....J. P. BENJAMIN.
TROISIEME DISTRICT.....MANUEL J. GARCIA.
QUATRIEME DISTRICT.....C. ADAMS, Jr.
CINQUIEME DISTRICT.....JOHN MORRE.
SIXIEME DISTRICT.....JAS. G. CAMPBELL.

Mes vœux sont pour le pays, pour le pays tout entier.—Je desire ardemment et sincèrement que l'homme, quel qu'il soit, qui sera placé à la tête de la Nation, puisse, par une fidèle adhesion à la Constitution, nous rendre heureux à l'intérieur et nous assurer le respect des peuples.
Z. TAYLOR.

Je desavoue à jamais, et de la manière la plus formelle, toute pensee de mettre en question les droits de propriété des citoyens du Sud.
MILLARD FILLMORE.

AUX CITOYENS DU SUD.

SOUVENEZ-VOUS que vous ne pouvez pas voter pour Wm. O. Butler, candidat à la vice-présidence, sans voter en même temps pour Lewis Cass FARDOLIONISTE du Nord.

OPINION DU M. YANCEY,

Le Représentant démocrate de l'Alabama au Congrès, sur LEWIS CASS.

Je ne soutiendrai pas Lewis Cass. Que chacun soit juge selon ses actes. M. Cass est une girouette politique,—il est l'un des APTRISTE DE CEUX, UN FAUX FRERE POUR LE SUD.

LES PARTIS.

Nous ne comprendrions pas que les Louisianais votassent pour un autre candidat que le général Taylor. C'est en vain que les organes du parti qui nous est opposé cherchent à donner le change à l'opinion publique sur la question présidentielle. Les aspirations de whig et de démocrate ne sont pas en harmonie avec les tendances réelles des partis, avec le but qu'ils se proposent, avec la foi qu'ils aspirent. Il faudrait aujourd'hui de nouvelles dénominations pour ne pas s'écarter de la vérité. En ne donnant pas aux choses leur véritable nom, on risque de confondre certaines notions dans les esprits moins exercés.

L'effet le plus que nos adversaires font acte d'usurpation en continuant à s'appeler démocrates. Qu'ils s'intitulent locofocos, à la bonne heure, mais en ce moment comme toujours les vrais démocrates, ce sont les whigs. Nous avons été dès le principe le parti national. Nous avons sans doute des vœux quelquefois, mais nous n'avons cet parce que nos doctrines ne flattent pas certaines classes de la population au détriment des autres, parce que nous considérons le pays dans son ensemble et que nous ne voulons pas nous faire les courtisans de quelques hommes et lancer l'anathème à d'autres. Il n'est jamais venu à l'esprit des whigs de parquer les citoyens en classes distinctes, d'opposer les passions de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent. Nos adversaires, eux, moins conséquents que nous, préoccupé seulement du désir d'arriver au pouvoir et de s'y maintenir, en ont recours à tous moyens pour empêcher que le parti national ne devint aussi le parti populaire. Ils ont malheureusement surpris le bonne foi d'un certain nombre de citoyens, mais à l'heure qu'il est, et malgré tant d'espérances trompées, le peuple voit clair dans les ténèbres que l'on a amassées autour de lui, et il comprend que le parti représenté autrefois par M. Van Buren, l'abolitionnisme, représente aujourd'hui par M. Polk, qui d'un trait de plume a enlevé au Sud la moitié de son droit de suffrage, qui serait représenté aujourd'hui par M. Cass, si la nation pouvait accepter un aussi dangereux personnage, il comprend, disons-nous, que ce parti usé, vieilli, décomposé doit s'élever devant le parti des vrais républicains.

Qu'ils sont les partisans de l'extrême *illimité* du veto! Les locofocos Quelques-uns voudraient restreindre l'exercice de cette prérogative aux cas de sages limites! Le parti whig. Et l'on osera encore que nos adversaires revendiquent dans toute sa plénitude le principe de la souveraineté populaire! Sont-ce des démocrates qui veulent placer la volonté d'un président au-dessus de celle de représentans de la nation! Les démocrates, les républicains, dans cette question comme dans toutes les autres, ce sont les whigs qui ne protestent pas, comme récemment pendant certaines années locofocos, contre l'exercice du veto, mais qui voudraient resserrer l'application de ce principe conservateur dans le cercle tracé par la constitution. Ce n'est que dans le cas d'une violation flagrante de la charte nationale qu'ils prendront part intervenir pour substituer le veto du lutgrangique à celui des législateurs. Dans toute autre circonstance, il méconnaît l'intention des auteurs de la constitution et exerce un pouvoir arbitraire que ceux-ci n'ont jamais entendu conférer aux premiers magistrats de la République.

Trois partis divisent l'Union en ce moment: le parti qui veut l'extension graduelle et progressive de l'esclavage. M. Martin Van Buren en est le candidat; le parti qui veut le maintien des institutions dont la régénérite a été reconnue par la constitution, le général Taylor le représente; et enfin un parti qui participe à la fois de la nature des deux autres, un parti bâtard qui, au Nord se rapproche de celui de M. Van Buren, et au Sud de celui du général Taylor. Ce parti sans caractère et sans existence personnelle en M. Cass. Le représentant du Michigan est, on le sait, l'ancien ministre de l'époque et de la faute diplomatique. La Convention de Baltimore ne pouvait mieux choisir.

Les deux premiers partis ont des tendances distinctes. Celui de M. Van Buren aspire à la destruction, celui du général Taylor à la conservation. Les partisans des libres territoires travaillent à la suppression de l'esclavage, et nous travaillons à maintenir cette institution, c'est-à-dire à sauvegarder les plus précieux intérêts du Sud, sa fortune, son influence, son avenir.

Il ne semble pas qu'il puisse y avoir un troisième parti en dehors de ces doctrines, dont personne ne conteste l'existence. Ce troisième parti existe cependant, mais sous signions partisement ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. Au Nord, il est abolitionniste, au Sud il prétend ne pas l'être. Il ensuite de conquérir des suffrages dans les deux camps, mais y parviendra-t-il? Le chose nous paraît tout simplement impossible. Quoique très attaché à la prospérité du Sud, dont voter pour le général Taylor, quoique que aspire à considérer la prépondérance du Nord en faisant le Sud doit voter pour M. Van Buren.

Maintenant quel rôle joue M. Cass? Nous ne le disons dans en sain. Représente-t-il le Sud? Eh! non, il le horrent de l'esclavage, et il sera d'avis que l'abolitionnisme, cette institution immédiatement et cela pouvant se faire ainsi. Aussi les vrais amis du Sud l'ont-ils depuis longtemps renié. Représente-t-il le Nord? Non, car du moment qu'il a eu l'espérance d'être investi de la candidature présidentielle, il a cherché ma adroitement à modifier ses premières opinions sur l'esclavage afin de leurrer les citoyens du Sud.

Dans l'état actuel des choses, Van Buren et Taylor représentent seuls une doctrine sociale. Celui-ci est l'incarnation du principe conservateur, qui fait la force et qui sera le salut du Sud, l'autre personnifie l'hostilité du Nord de l'Union contre la partie méridionale. Entre ces deux noms, qui ont chacun leur valeur parce qu'ils personnifient un dogme politique, qu'est-ce que celui de M. Cass? Un zéro, quelque chose d'*anormal* qui n'a pas de signification et qui en novembre prochain ne rallera que de très faibles adhésions.

La question ainsi posée, il est clair que le Sud ne peut pas hésiter. Notre suffrage doit être acquis au général Taylor qui représente directement nos intérêts, et dont l'élection peut seule déjouer les coupables espérances des hommes du Nord. Quant à la Louisiane en particulier, elle serait doublement coupable si elle ne se prononçait par acclamation pour le vieux brave, car elle manquerait à la foi à ce qu'elle doit au Sud et à ce qu'elle doit à sa propre gloire.

Taylor, qu'on s'en souvienne, est un des nôtres. Taylor est un Louisianais d'adoption. Les Louisianais lui accorderont unanimement leur suffrage.

LE GÉNÉRAL TAYLOR A LA PASSE-CHRISTIAN.—Plusieurs personnes revenues de la Passe-Christian nous ont fourni quelques détails de la réception faite au général Taylor dans cette localité. C'a été une ovation des plus complètes. Le vieux Rough and Ready s'était embarqué lundi matin à bord de l'Orégon; le soir, vers 9 heures, le bateau affectant le port de la Passe et le vieux Rough and Ready débarquait au milieu des rangs d'artillerie. Un escadron lui servait d'escorte à l'hôtel. Toute la côte, sur une étendue de cinq milles, offrait l'aspect d'un vaste incendie; on y voit allumé des feux de joie, et les flammes, alimentées par la résine du pin, projetaient au loin leurs lueurs sur les eaux paisibles du lac. La Nouvelle-Orléans et Mobile avaient de nombreux représentants à la Passe-Christian. La foule a accueilli le vieux brave avec un enthousiasme qu'il est impossible de décrire. Les acclamations et les hourras semblaient vouloir couvrir le tonnerre de l'artillerie. M. Micou a adressé à notre candidat un petit discours où il lui a souhaité cordialement la bienvenue, au nom de tous les habitans, et le général Taylor y a répondu en termes aussi indiquant combien il était sensible à la manifestation dont il était l'objet. Un grand bal a dû être donné hier soir dans les salons de l'hôtel.

ELECTIONS DU VERMONT.

Une dépêche télégraphique, datée du 7 courant, annonce que dans vingt-cinq villes et villages du Vermont, les voix se sont réparties de la manière suivante entre les trois candidats au poste de gouverneur: le candidat whig a obtenu 3,143 voix; le candidat du parti des libres territoires, 1,100; le candidat locofoco, 1,030. Ce vote n'est pas sans signification. Il est évident, d'après ces chiffres, que les whigs restent unis tandis que les locofocos se divisent entre Van Buren et Cass. Celui-ci sera battu par l'ex-président. Nous l'avons dit il y a longtemps, il n'y aura au Nord de lutte réelle qu'entre Taylor et Van Buren, à cause de la position tranchée qu'ils occupent tous les deux, l'un représentant franchement les institutions du Sud, que les whigs du Nord respectent, et l'autre personnifiant la nouvelle doctrine démocratique qui proclame la liberté universelle, c'est-à-dire l'affranchissement gratuit des nègres au moyen de cette clause approuvée par le président Polk—le proviso-Wilmot. Les faits ont confirmé notre prédiction. Que les démocrates du Sud y réfléchissent: chaque vote donné à Cass augmente d'autant les chances de M. Van Buren. N'oublions pas de guide de cour compagnie nos pas chers intérêts.

Cette même élection du Vermont nous fournit d'autres chiffres tout aussi éloquens. Ainsi 90 villes et villages ont nommé pour représentans 16 whigs, 21 partisans des libres territoires, et seulement 9 démocrates.

ETIQUETTE.—Henry Hayword—Il y a quelques semaines, l'ex-senateur Hayword, de la Caroline du Nord, avait déclaré qu'il ne soutiendrait pas M. Cass pour la présidence. Il ne s'est pas arrêté en si beau chemin, et il vient de se prononcer ouvertement pour M. Van Buren. Le candidat des libres territoires fait un tort immense à l'élu de la convention de Baltimore.

NOMINATIONS DES BARNBURNERS.—Une dépêche télégraphique transmise à Charleston annonce que les *Barnburners* de l'Etat de New-York ont désigné M. Walworth comme leur candidat au poste de gouverneur, et Charles O'Conner, comme leur candidat pour la place de lieutenant gouverneur.

PORTRAIT DE M. FILLMORE.—Il y a quelque temps, notre candidat à la vice-présidence, profitant de quelques jours de vacances, conduisit sa famille à Newport, dans le Rhode-Island. Un correspondant du *Boston Atlas* écrit à ce journal que la présence de M. Fillmore à Newport a produit l'impression la plus favorable parmi les habitans de cette ville. Pendant les deux jours qu'il est resté ici, dit le correspondant, il n'est fait de nombreux amis et a semé les sympathies des hommes de tous les partis. Nous avons tous une grande estime pour le caractère politique de M. Fillmore, mais nous ne pensions pas le trouver si véritablement supérieur aux hommes publics du jour.

Il possède une magnifique prestance, et dans ses manières, sa conversation, on retrouve un mélange de dignité et d'affabilité qui caractérise le vrai *gentleman*. Nous ne manquons pas de beaux hommes parmi nos soixante sénateurs, mais personne ne paraît devoir mieux présider cette imposante assemblée que M. Fillmore.

Il a la force physique d'un ouvrier, la démarche d'un Indien, la bonhomie d'un fermier, l'intelligence d'un savant et le verve d'un homme de monde. Il est à regretter que ces laborieuses fonctions le condamnent à la retraite, et l'empêchent de se montrer au peuple.

BUREAU DE SANTÉ.

Il est mort dans la journée finissant hier, 13 courant, 4 individus personnes, dont 14 de la fièvre jaune.

ECLIPSES.—Parmi les éclipses plus ou moins complètes que les faiseurs d'almanachs signalent pour la fin de cette année, nous remarquons, dit un journal du Nord, celle d'un astre bien connu mais dont les évolutions excentriques ont toujours déjoué les calculs des observateurs. Le 7 novembre prochain, cet astre peu brillant ne sera visible dans aucune partie des Etats-Unis. On le connaît vous le nom Lewis Cass.

NOMINATION.—L'honorable Isaac Toucey, ancien ministre général, a été nommé par le président secrétaire d'Etat par intérim, pendant l'absence de M. Buchanan.

FUITE D'ESCLAVES.—On écrit de Baltimore qu'environ vingt esclaves se sont enfuis récemment de cette ville. La police est à leur recherche.

M. CALEB CUSHING a été désigné par les démocrates du Massachusetts comme leur candidat au poste de gouverneur.

Chronique Locale.

ESCROQUERIE—Henry Phisen a comparu devant le recorder Genjoe, accusé par Henry Henken, de lui avoir escroqué la somme de dix piastres. Il paraît que Phisen, après avoir dîné au restaurant du plaignant, aurait payé son repas avec une pièce de dix piastres fausse, et serait parti après en avoir reçu la monnaie. Il a donné sécurité pour sa comparution devant la Cour.

—VOL—Daniel Jackson a été interrogé sur un vol commis le 29 avril, au préjudice de W. B. Poindexter. Le plaignant a déposé qu'ayant vu Jackson jouer aux cartes, on l'avait fait boire, et que lorsqu'il avait été ivre, on lui avait volé son portefeuille, contenant $26, son congé et le testament de son frère. Le recorder a renvoyé D. Jackson pardevant la Première Cour de District.

—ENFANT TROUVÉ—Le commissaire de Armas a trouvé hier, près du corps de garde, rue des Marais, un enfant de deux ans environ, qui paraissait égaré.

VOLTE DE FAIT—Joseph Spockler, accusé de violences envers Lewis Bertrier, a comparu pardevant le recorder Genoie. Le plaignant avait été si cruellement maltraité qu'il avait été le porter à l'hôpital. Le délit paraissant bien prouvé, J. Spockler sera jugé par la Première Cour de District.

SECONDE MUNICIPALITÉ—L'alderman Golding se trouvant indisposé, le Maire a occupé hier le siège du Recorder. Quelques ivrognes ou vagabonds se trouvaient seulement sur le banc des accusés.

TROISIEME MUNICIPALITÉ—Le recorder Boisseau a jugé en dernier ressort les affaires devant son tribunal. Ed. Wilbrede, Jos. Mick, Henry Kleiber et W. Clark, arrêtés comme perturbateurs de l'ordre, ont été relâchés sur paiement des frais du jour.

FUSILLADE.—*Brest*—LES TRANSPORTS DE FUSILS—L'*Orient*, journal de Brest, donne de nouveaux détails sur la traversée de l'*Ulloa* et sur les insurgés qui ont pénétré au Havre:

"Le parti d'insurgés de juin, chéri par l'instruction militaire sur le port de Brest, pour y attendre la transportation définitive, est arrivé, dans la nuit de lundi à mardi, sur notre rade. Les transportés sont au nombre de 581. La plupart sont d'un certain âge et ont la barbe grise. Cent à cent cinquante seulement ont de 16 à 25. Un seul a 14 ans.

"Quoique aussi de tout qui les a tous admis, et qui même à tourmenté fort les soixante-quatre gendarmes préposés à la garde des prisonniers, la traversée a été assez calme et s'est opérée en trente-trois heures, malgré le mauvais temps. Un accident a malheureusement entaché ce heureux voyage: un homme en tombé à la mer. Heureusement, c'était un excellent nageur. Il est parvenu à regagner le bord.

"Ces malheureux, du reste, ont été traités très convenablement. Ils avaient la nourriture de matelots: ils prenaient chacun jour quatre heures sur le pont. Ils sont d'ailleurs dans un grand dénûment. La plupart ne possèdent ni coiffure, ni chemises; leurs vêtemens consistent en de mauvais pantalons et des blouses usées et déchirées. Ils sont encore dans l'ignorance complète de leur destination.

"Selon le bruit répandu en ville, cette catégorie de transportés recevrait pour ville Belle-Ile-en-Mer, près l'Orient. Il est probable qu'ils seront de là dirigés sur Cayenne.

"Il y a parmi eux un vieux soldat décoré, un professeur du Lycée Charlemagne, plusieurs gardes nationaux, gazette républicaines et gaches nationaux, enfin des hommes dont qu'on leur ait appartenir à la 11e légion, une quarantaine d'insurgés partisans appartenant à la classe aisée. On allait jusqu'à dire en ville que Barbès et Blanqui se trouvent parmi eux. Mais ce bruit est sans fondement."

RAPPORT DE M. AMPÈRE.—M. Ampère, qui représentait l'Académie Française aux funérailles de M. Chateaubriand, a rendu compte à l'Institut National de la douloureuse cérémonie.

Avant de me rendre à St-Malo, dit-il, j'écrivis à Mme la secrétaire perpétuel que j'allais dans cette ville, mû par un sentiment personnel de piété envers la mémoire de M. de Chateaubriand, assister à la cérémonie funèbre préparée par la reconnaissance et l'admiration de ses compatriotes. J'ajoutais que si l'Académie voulait bien m'y autoriser, comme ayant l'honneur d'être son chancelier, je compte ayant eu le bonheur d'être admis, pendant de longues années, dans l'intimité du grand homme auquel la ville de Saint-Malo se proposait de décerner un si éclatant hommage, je serais fier d'élever la voix au nom de l'Académie dans cette mémorable cérémonie, qui était pour moi un deuil du cœur. A Saint-Malo, je trouvai une lettre de M. le secrétaire perpétuel, qui, malgré l'extrême bienveillance des expressions, je crois devoir reproduire, parce qu'elle constitue mon titre à l'honneur douloureux de vous représenter dans cette triste solennité, et parce qu'elle exprime avec une rare élévation, le sentiment de l'Académie, pour la mémoire de M. de Chateaubriand.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie à M. Ampère.

PARIS, le 15 juillet 1848.

"Monsieur et cher confrère,

"L'Académie ne s'est pas étonnée que vous ayez prévenu sa désignation pour le pieux devoir qui vous appartient de remplir: elle ne peut, dans le dernier honneur funèbre consacré aux restes mortels de l'homme illustre qu'elle a perdu, être mieux représentée que par vous. Elle sait charge de parler en ses noms, et comme son chancelier et comme un de ses plus dignes organes, et comme ayant hérité l'illustre nom, on a cru que vous diriez de la gloire immortelle de M. de Chateaubriand et de cette ardeur qui vous était si bien connue, cette admiration et nos cours dont avez vous "Agréez, Monsieur et cher confrère, tous mes sentimens de haute considération et d'affectueux dévouement. "VILLEMAIN."

Ayant reçu cette lettre le 17 juillet, j'en donnai communication à M. le maire de Saint-Malo et à la commission qui, sous sa présidence, s'occupait des apprêts de la cérémonie funèbre.

La commission accueillit avec empressement celui qu'une trouvait ainsi chargé de vous représenter. Il fut décidé que dans la journée du lendemain, consacrée à la réception des restes mortels de M. de Chateaubriand, votre chancelier irait avec M. le maire et les autorités de la ville au-devant du cercueil; que dans la journée suivante destinée à l'inhumation solennelle, votre chancelier porterait un des cordons du char, et prononcerait, au nom de l'Académie française, un discours immédiatement après que M. Cousin, adjoint, aurait parlé au nom de la ville de Saint-Malo. M. Thiers, recteur de l'Académie de Rennes devait prendre ensuite la parole.

Le 18, à dix heures du matin, le cortège partait de l'Hôtel-de-Ville et alla attendre l'arrivée du char mortuaire sur le Sillon. C'est le nom d'une chaussée par laquelle Saint-Malo tient à la terre ferme. Le profond anéantissement qui m'a saisi en voyant arriver le triste convoi était encore augmenté par une circonstance touchante. Dans la première partie de ses Mémoires, M. de Chateaubriand avait en grand détail, avec les yeux de son enfance sur ce même Sillon qui le revoyait aujourd'hui. Tous près sont encore des troncs d'arbres plantés dans le sable et sur lesquels, avec les compagnons de son âge, il se plaisait pour voir la mer comme nous aux pieds. Vous comprendrez, Messieurs, ce qu'un tel souvenir eut en rapprochement offrant de déchirant.

Les restes mortels de M. de Chateaubriand ont été conduits, de Paris à Saint-Malo, par son neveu M. Louis de Chateaubriand, le curé des Missions-Etrangères et M. Mandaroux-Vertrigy. Un serviteur fidèle, le Breton Jacques, les accompagnait. Le maire de Saint-Malo a reçu le précieux dépôt, dont la remise a été suivie de quelques paroles simples et touchantes du curé des Missions-Etrangères, et de la réponse digne de Saint-Malo. Puis l'on s'est mis en marche vers la cathédrale, où une chapelle ardente attendait les restes illustres qui, ce jour-là, avaient été transportés du port de Saint-Malo. Le cortège s'arrangeait exprès une haie formée par la garde nationale et une haie formée par la troupe de ligne, au milieu d'un mouvement respectueux dont on ne saurait trop rendre justice.

Les autorités et à toutes les fonctions se pressant une foule silencieuse et attentive; rien ne pouvait s'empêcher, à ce spectacle extraordinaire, de se rappeler ces lignes du livre de l'auteur qui nous représentent les cendres d'un grand citoyen rapportées dans sa patrie au sein du deuil public. Pas une voix plus le plus léger murmure ne venait troubler la religion de ce silence; et le cortège quelques uns prononçaient le nom de notre vénérable et toujours regretté confrère. M. Balanche, l'harmonieux penseur, dont la douce mémoire sera lié dans l'avenir, comme celle d'un ami dans notre cœur, à l'éclatante renommée de l'homme célèbre qui se plaisait à l'appeler son compagnon de route et son vieux ami.

Le cortège arrivé à l'église, la cérémonie de Saint-Malo s'est accomplie au milieu de même recueillement, et l'on sépara le jeune du tendre mari pour où les derniers honneurs devaient être rendus au grand homme, sur le rocher que lui même a choisi pour y prendre son tombeau.

Cet rocher, nommé le Grand-Bey, est situé en avant de la ville de Saint-Malo. A la marée haute, il forme une île; à la marée basse, on peut y rendre en marchant sur la plage que les flots viennent d'abandonner. A l'extrémité qui regarde la pleine mer, sur la volonté de l'illustre mort, on a creusé son tombeau dans le granit. Au-dessus du tombeau s'élève une croix massive et élégante en granit. A l'entour on ne voit pas que la mer et le ciel. C'est là qu'ont été déposés, le 19 juillet, les restes de M. de Chateaubriand, au milieu d'un immense concours de spectateurs et avec une pompe que je vous essayer de vous décrire.

Après la messe, pendant laquelle, par une inspiration touchante, on a fait entendre la mélodie sur laquelle M. de Chateaubriand a composé ces paroles et connaît:

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance;

après la messe, le char funéraire, traîné par six chevaux caparaçonnés de noir, a traversé lentement une partie des rues de la ville. C'était le même silence et le même attendrissement que à la ville. C'était la même douleur dans les âmes de ceux qui, il y a quelques années, avaient eu le bonheur de l'aimer. Mais quand on est arrivé sur la plage, et qu'on s'est acheminé entre les remparts et la mer vers le rocher de pierre, la magnificence de ce deuil public et l'ineffable poésie du spectacle ont un moment voilé la tristesse de la mort sous les pompes de la gloire, et les funérailles ont pris le caractère d'une apothéose chrétienne. Deux longues haies de soldats en bataille apparaissent sur la grève. Les bannières des grands nations vennes des diverses villes de la Bretagne flottaient aux vents; les canons retentissaient au loin. Le cortège tournait par interstices.

Une foule innombrable couvrait les remparts de Saint-Malo, qui s'élèvent à formidables au-dessus des rochers à pic et de la mer. Tous les récits, tous les écrits étaient chargés de figures humaines. Des bateaux étaient encombrés de spectateurs, et cette foule immense était dominée par le sentiment commun d'un respect intime pour le génie et pour la gloire: on comprenait que 50,000 âmes étaient pénétrées d'une même tristesse et donnée frappée d'un même coup; que tous les fronts de cette multitude se courbaient sous une impression inanime d'admiration et de douleur. Au pied du Grand-Bey, le cercueil a été enlevé par des marins et porté au sommet à travers un chaos de vent qui rassemblait à une tempête. Arrivée à l'extrémité de l'île, nous nous sommes trouvés tout à coup dans un grand calme. Le cercueil a été solennellement déposé dans le tombeau qui doit le garder à jamais. Les dernières prières de l'Eglise ont été récitées, l'eau bénite a été répandue sur la bière, et j'ai été appelé à non honneur après les trois discours qu'ils indiquées plus haut ont été prononcés au milieu d'une religieuse émotion.

Une réflexion se présentait naturellement à l'esprit pendant cette douloureuse et imposante solennité: c'est que le génie du peintre incomparable y était empreint; que de puissante imagination avait inspiré la sublimité de ses funérailles, et qu'à lui seul peut-être, parmi les hommes, il avait été donné d'ajouter, après sa mort, une page splendide au poème immortel de sa vie.

—Les journaux de Paris publient la lettre suivante; elle ne peut qu'accroître encore la vive impatience avec laquelle est attendue la publication des *Mémoires d'outre-tombe*:

"Il me serait impossible, monsieur, quand j'en aurais le loisir, de satisfaire à votre obligeante demande. Je suis que les auteurs d'aujourd'hui ont eux-mêmes les articles sur leurs ouvrages, et qu'il ne donnent aucun faveur les journaux qui ne représentent. Mais, qui appartient au vieux temps, ne peut arriver à cette ingénuité d'accord. Je n'ai aucune admiration pour mes ouvrages, monsieur, mais, tantôt après les reproches, tout qu'on m'ait fait bien des pages, fourmillent d'erreurs; elles ne me remuaient des plaisirs sans mélange. Ce n'est qu'après ma mort, dans les *Mémoires*, qu'on lira mon histoire véritable et toute entière de la vie.

"Je suis désolé, monsieur, de ne pouvoir mieux répondre à l'honorable confiance que vous avez bien voulu me témoigner. Je n'en aile pas moins pénétré de reconnaissance.

"CHATEAUBRIAND."

PHYSIONOMIE DE PARIS.

Les rues Pirmes-Lenoir.—D'ici à une de ces, il deviendra tout à fait impossible d'écrire l'histoire des rues de Paris, et l'on ne sera en terme de parler que des rues, désormais que possédée des éditions. Que le nom de Valois s'appelle la rue du 24 février, et la rue de Montpernasse la rue *Mauvaise*, pour exemple. Mais qu'en sera-t-on, nous à un passant jeune de cette commune? Que sera-t-on, le jeune, la rue d'un jeune homme de parvenir, rue de l'Hôpital, que vous dire de la rue de l'Hôpital, que vous dire de la rue de l'Hôpital, que vous dire de la